

LE PATRIOTE FRANÇAIS

POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le Mercredi, le Vendredi et le Dimanche. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. JH. REYNAUD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement : DEUX PATACONS par mois.

MONTEVIDEO.

14 NOVEMBRE 1850.

Sous l'épigraphie qu'on va lire le *Morning Chronicle* de Londres a publié, le 13 août dernier, un long article éditorial relatif à la marche et aux incidents de la dernière négociation Le Prédour, jusqu'à la date du 26 mai.

Le rang élevé que ce journal occupe dans la presse britannique, la circonscription habituelle de ses rédacteurs, le crédit et l'influence dont ces derniers jouissent à juste titre, donnent un haut degré d'intérêt aux révélations curieuses et importantes, à la fois qu'il a été deviné livré à l'appréciation des hommes politiques de l'Europe.

On a peine à s'expliquer comment, avec le mystère dont le négociateur s'est constamment enveloppé, depuis le commencement jusqu'à la fin, les habiles rédacteurs du journal de Londres ont pu obtenir des détails aussi précis, aussi minutieux, aussi secrets.... On serait tenté de croire au miracle ! si on ne connaît,—comme dit le rédacteur anglais— « LA PERVERITE DU CŒUR DE ROSAS. »

SECONDE MISSION LE PRÉDOUR.

DEMARCHES DU NEGOCIATEUR FRANÇAIS

Londres, le 13 août. — « Nous sommes aujourd'hui en possession des *triplicata* d'une partie de notre correspondance, qui nous serait parvenue régulièrement par le biais de S. M. Linnet, si la malle générale n'eût été dérobée par une occasion extraordinaire. Nous pouvons néanmoins présenter à nos lecteurs un résumé authentique des démarches du négociateur français, depuis son arrivée à Buenos Ayres jusqu'au 26 mai dernier, qui contient des matières d'un grand intérêt, et servira à indiquer avec exactitude qu'elles seront les probabilités d'un résultat heureux de la conduite déplorable adoptée par l'amiral français.

M. le contre amiral Le Prédour arriva à Buenos Ayres le 11 avril, sur le vapeur français l'*Archimède*. Au bout qu'il eut jeté l'ancre, l'amiral passa à bord de la corvette l'*Astrolabe*, hissa son pavillon, et salua la ville de 21 coups de canon, auxquels il fut répondre par la batterie de terre *Libertad*. Peu de temps après M. Le Prédour débarqua ; il fut reçu par le capitaine de port Jimeno, avec

des embâssemens et d'autres démonstrations de l'amitié la plus intime. Ce dernier conduisit l'amiral dans une voiture à la maison de M. Thomas Rousse, où résidait déjà le capitaine Montral de l'*Astrolabe*. Dans l'après-midi, l'amiral se rendit à la quinta de Palermo, pour présenter ses respects à Rosas et à sa fille Manuela. Il était accompagné de toute sa suite, qui se composait de MM. Goury de Rosland, premier secrétaire d'ambassade; Lafon, chef d'état-major; Fouilly, aide de camp du ministre de la marine française; Vignancourt, aide de camp de M. Le Prédour; Dalmat, attaché à la légation, et sergent secrétaire de l'amiral. En tout sept personnes.

Cette visite se passa en compliments. L'amiral présenta particulièrement chacune des personnes de sa suite; et le gouverneur Rosas, avec ce ton gracieux qu'il emploie si fréquemment, répeta le titre de chacune d'elles en les accablant de compliments.

Ils revinrent à Buenos Ayres dans la même après-midi.

Le 12 avril, l'amiral, accompagné de MM. Goury de Rosland et Lafon, alla chez le ministre Arana. L'amiral commença la conférence, en disant que son gouvernement, n'ayant pas accepté le traité qu'il lui avait envoyé l'année précédente, l'avait autorisé à continuer la négociation, et à introduire quelques modifications dans les articles antérieurement convenus. Il protesta de sa bonne volonté et de son amitié pour S. E. le gouverneur Rosas, ainsi que pour son ministre (Arana). Celui-ci répondit en termes énergiques, en manifestant le désir que les deux nations fussent arrangées sur des bases justes. M. Goury de Rosan prit alors la parole, en expliquant à Arana combien il en avait écrit au gouvernement français pour obtenir de l'Assemblée qu'elle consentît à ce qu'une nouvelle mission, d'un caractère pacifique, fût envoyée dans la Plata : que tout ce qu'on fera maintenant devra être soumis de nouveau à l'approbation de l'assemblée, et que, par conséquent, pour ne pas blesser sa susceptibilité et celle du peuple français, et obtenir l'approbation de l'un et de l'autre, le gouvernement français avait rédigé les nouvelles propositions dans la seule forme où il croyait qu'elles seraient acceptables. La preuve que le gouvernement n'avait pas pu faire davantage, se trouverait dans la lettre qu'il avait l'honneur de remettre entre ses mains (d'Arana), écrite par un des amis du gouvernement ar-

gentin. — Cette lettre était écrite par l'amiral Mackau et adressée à Arana. — Il lui dit dans cette lettre qu'une longue et étroite amitié avec le général Lahitte, ministre des affaires étrangères, l'avait mis à même de connaître tous les efforts que le gouvernement avait dû faire pour obtenir qu'on lui permit d'envoyer une nouvelle mission de paix ; qu'il est parfaitement au fait de l'état de la question en France et de l'impossibilité d'obtenir d'autres bases que celles qu'on propose maintenant, que, par ces raisons il espère, et il invite M. Arana à user de toute son influence pour engager le général Rosas à se prêter à un arrangement définitif, en acceptant les propositions qui lui seraient présentées par M. Le Prédour, de la bonne volonté duquel, pour arriver à un arrangement final, le gouvernement argentin devait déjà être sûr. La lettre se terminait en demandant avec instance que les dites propositions fussent acceptées ; parceque, dans le cas contraire, l'écrivain craignait qu'il ne survînt à ces pays, des malheurs et de très grandes dépenses.

Après avoir lu la lettre de M. de Mackau, Arana montra un peu de froideur et de mécontentement, et l'amiral se retira avec sa suite, en promettant d'envoyer le jour même les propositions du gouvernement français. En effet, elles arrivèrent deux heures après, adressées à Arana, et accompagnées d'une note qui disait qu'elles étaient rédigées suivant les instructions reçues de France. Les modifications qu'elles renfermaient ont déjà été publiées dans le *Morning Chronicle* du 10 juillet.

et d'autres d'une importance très minime. Si M. Le Prédour salut toujours le pavillon argentin de 21 coups de canon lorsqu'il visite Buenos Ayres, il n'y aurait rien d'extraordinaire à le faire dans les termes indiqués par ces modifications, et par conséquent il importe peu que l'on stipule dans le traité que le salut doit être rendu. Le fait est que le salut a toujours été rendu ; mais cette dépense de poudre ne rend pas plus digne la position que M. Le Prédour a faite à la France à Buenos Ayres.

Si par l'article 7 la France reconnaît que Rosas a envahi la Bande Orientale dans l'exercice d'un droit incontestable, la suppression d'une partie de cet article qui laisse pendante une réclamation relative à l'application du principe, affecte peu l'honneur de la France, et n'affecte pas du tout les intérêts de la République Orientale.

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS.—DU 18 novembre 1850.

CHATEAUBRIAND.

Il en était ainsi de Voltaire, actif et infatigable comme Chateaubriand, lorsque la mort vint le surprendre dans son atelier maigreux.

A qui le regarde bien en face, Chateaubriand apparaît dans le XIX^e siècle comme le contrepoids de Voltaire dans le XVIII^e. Même universalité dans le travail, même courage dans la lutte. Chacun des ouvrages de Chateaubriand attaque, erre de près et souffle un ouvrage correspondant de Voltaire. Depuis cinquante ans, en effet, pas un pouce de terrain que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'ait disputé à l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, pas un sentier dans lequel il ne se soit engagé avec lui. C'est un duel de toutes les heures à travers l'histoire, le roman et la philosophie.

Il est un des quatre grands hommes qui ouvrent l'époque moderne. Plus complet et plus enthousiaste que Walter-Scott, moins exclusif que Byron, il est presque de la taille du gigantesque Goethe, le maître à tous : il a remis en honneur la littérature à images, et c'est de

lui que datent ces romans artistes, où le style cherche à rivaliser avec la peinture et la sculpture, voire même avec la musique, curieuses productions, signées Balzac-Rubens, Gautier-Canova ou Liezt-Janin.

Mais notre travail serait incomplet si, après avoir détaché d'un fond d'or la tête pensive du grand vieillard, après l'avoir assise sur un nuage d'encens, l'avoir salué éternel et sublime, nous ne voilions également ses côtés humains, ses erreurs et ses défaillances. Pesser sur le coup de ciseau hasardeux donné à l'Apolлон du Vatican, c'est encore une manière de louer l'harmonie inaltérable du reste du corps. Tout gême doit sa digne à la critique, si rayonnant que soit l'un, si modeste que soit l'autre ; et l'ombre illustre que j'évoque aujourd'hui serait elle-même la première à s'indigner d'un éloge qui ne saurait marcher que sur les genoux.

D'ailleurs la critique ne sera pas pour lui chose nouvelle. Il est un de ceux qui ont le plus entendu grincer de plumes autour de leur renommée. Ses ennemis littéraires lui font cortège ; et avec cette naïveté de grandeur qui le caractérise, lui-même a voulu leur donner accès dans l'édition de ses œuvres complètes.

A leur tête, le plus sanguin et le premier, je distingue le grand républicain de l'Empire, Marie Chénier. Vers et prose, analyse et satire, tout lui a été bon pour en accabler Chateaubriand ; il n'est pas une page de ses œuvres où il ne le frappe malicieusement, le plus souvent

sans raison, — comme dans son *Tableau de la Littérature*, — quelquefois avec esprit, comme dans les *Nouveaux Saints* :

J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
Riant Meschacébé, Permette les sauvages,
J'entendrai les sermons prolixement diserts
Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts.
O sensible Atala ! tous deux avec ivresse
Courrons goûter encor les plaisirs... de la messe !

On sait que Chateaubriand ne lui a pas pardonné ses plaisanteries. Aussi Marie Chénier est-il le seul académicien de ces temps modernes à qui son successeur ait refusé l'aumône d'un regret. — Peut-être est-ce pousser la rancune un peu loin. Il est des heures où les dissidences politiques n'excusent pas tout à fait l'oubli des justices littéraires.

Soit dédain, soit tout autre sentiment, Byron n'a jamais soufflé mot de l'auteur de *René*. De la part du noble lord, c'est au moins étrange. Chateaubriand n'en a pu complètement dissimuler son dépit. « Lord Byron, dit-il peut-il m'avoir complètement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français ? n'a-t-il jamais entendu parler de moi ? »

Paul-Louis Courier, — ce Meissonnier de la politique, — ne l'aimait pas non plus, et il lui a plusieurs fois enfonce dans les chaires de méchans petits coups de poignard à tête d'épingle. Il a appelé ses romans du *galimatias*, et il s'est moqué de son ministère. De l'auteur du

« Quant à la retraite des troupes argentines, elle devait avoir lieu avant que les légions étrangères qui font partie de la garnison de Montevideo ne fussent désarmées. Dans la proposition modifiée on exige précisément la même chose, avec cette seule différence dans la forme, que quand le désarmement des légions commencera à s'effectuer les troupes argentines prendront position sur le Rio Negro ; différence qui en réalité importe peu, du moment que les corps étrangers seraient dissous, la garnison de Montevideo désorganisée et désarmée, tandis que l'armée de Rosas continuerait à dominer le pays, — car cette armée serait située presque au centre de la République.

« Les modifications exigent que, dans les deux versions du traité où Oribe serait nommé, il le soit sous le titre de général Oribe, et le gouvernement oriental serait appelé gouvernement de Montevideo. Cette différence serait importante, si, comme une conséquence de cette stipulation, les difficultés existantes entre les orientaux des deux parties, les intérêts purement orientaux, dussent être arrangés par le moyen d'une convention entre le général Oribe et le gouvernement de Montevideo, tous deux désarmés, ou tous deux en armes. Mais ce n'est pas le cas : le gouvernement de Montevideo serait désarmé, le général Oribe conservera ses armes, et les intérêts orientaux seront réglés par un traité entre la France et le général Oribe. — Cela serait irrégulier, dans le cas même où Oribe eut été reconnu président de la république ; aujourd'hui c'est absurde.

« Il n'y a rien, dans les modifications proposées, qui sauve l'honneur de la France, rien qui manifeste l'exercice d'un jugement sain, rien qui garantisse le commerce futur de ses sujets compromis, ni l'indépendance de la Bande Orientale ; parceque, du moment qu'Oribe arrivera à la présidence, cette indépendance sera anéantie et les deux rives du Rio de la Plata demeureront assujetties à la domination de Rosas.

« On supposera, d'après cela, que les propositions de l'amiral furent acceptées ; — point du tout.

« Dès que le ministre Arana présente les modifications au gouverneur, ce dernier lui dit qu'elles n'étaient pas admissibles, et lui ordonna de préparer une note pour déclarer nettement qu'il ne les acceptait pas. Arana redigea, en effet, cette note, et elle fut portée à Rosas, qui l'accepta, et ordonna à l'amiral de la conserver jusqu'à ce qu'il donnât l'ordre de l'envoyer à l'amiral : ce qui n'eut pas lieu avant le 25 avril : c'est à dire, douze jours après.

« En attendant, M. Le Prédour avait eu assez peu de tact pour dire au gouverneur que le traité conclu l'année dernière, aurait été ratifié par son gouvernement, s'il ne fut pas tombé avant entre les mains des journalistes, qui avaient alarmé l'opinion publique, et soulèvé ainsi une opposition dans l'assemblée, qui plaga le gouvernement dans une position des plus difficiles. Que l'intention de son gouvernement était d'obtenir, décidément, un arrangement pacifique : mais que, comme un pareil arrangement devra être soumis à l'assemblée, le gouvernement n'avait pas pu se dispenser de demander les modifications présentées : que, en le nommant personnellement pour continuer la né-

gotiation, le gouvernement l'informait, que dans le cas où il ne pourrait ou ne voudrait pas s'en charger, M. Goury de Rosas était autorisé à la suivre ; mais que, dans la croyance où il est que la considération dont l'honneur le gouverneur, contribuerait à vaincre toutes les difficultés, il avait pris sur lui la mission, et il espérait que le gouvernement argentin serait disposé à conduire l'affaire à un heureux arrangement.

« Rosas demanda alors des explications au sujet de l'envoi des forces, et de la destination de celles qui étaient arrivées à Montevideo. L'amiral répondit que l'expédition de ces troupes, avait été une concession à l'assemblée, mais qu'elles resteraient à bord tant que durerait la négociation, — et que lorsqu'elles débarqueraient, elles seraient employées, uniquement à maintenir le *statu quo*, jusqu'à la réception de nouveaux ordres du gouvernement français.

« Ainsi, la négociation commença par faire comprendre, de toutes les manières, au gouverneur Rosas, que l'opinion publique du gouvernement français et celle du négociateur, étaient contraires aux modifications qu'ils présentaient, qu'on ne l'avait fait que dans le but de contenir quelque peu la forte opposition qui s'était manifestée par la presse et par le sentiment général de l'assemblée ; mais qu'en substance, elles ne signifiaient rien. — Le gouvernement français et son agent se sont placés dans une position fausse, faible et sans dignité ; ils se sont jetés dans les bras du général Rosas, et ils sont entièrement à sa disposition.

« Après que M. Le Prédour a fait de semblables démonstrations d'amitié à Rosas, et de mauvais vouloir à ses ennemis : après qu'il a excité, avec la plus grande imprudence, parmi ses subordonnés, une affection de parti en faveur de Rosas : après qu'il a révélé les sentiments de son gouvernement, en le plaignant et en se mettant lui-même dans une position réellement digne de compassion, — le gouverneur Rosas comprend parfaitement que l'amiral qui commande en chef l'escadre de la Plata, n'adoptera aucune mesure hostile ; et qu'au contraire il peut attendre de lui toute l'assistance qu'il est en son pouvoir de lui donner. — Rosas voit la situation incommodante des troupes françaises, entassées sur les bâtimens de guerre, exposées à tous les risques que présente un fleuve aussi vaste que la Plata, et, de plus aux maladies qui ont déjà diminué graduellement des forces de Montevideo, et il prévoit la ruine qui peut résulter de la prolongation de ses souffrances, de ses incertitudes, aggravées encore par le retard apporté dans la résolution ultérieure de la France.

« Rosas est convaincu qu'en aucun cas l'amiral français ne voudra rompre la négociation, qu'il enverra, au contraire, à son gouvernement, quelque nouveau projet, afin de justifier ou d'atténuer au moins ses erreurs passées ; — et Rosas est très satisfait.

« Tant que les difficultés se prolongent, les débours de la France continuent, — la mesure de sa déconsidération sera comble, — et les plans de lord PALMERSTON auront une bonne occasion de se développer pour l'accomplissement de son désir. — QUI EST DE METTRE À LA DISCRETION LES INTERETS FRANCAIS DANS LA

PLATA, (1) et d'abandonner Montevideo entre les griffes du général Rosas.

« Celui-ci continue à maintenir cet état de guerre, dont il profite si bien pour dominer les esprits, et tandis qu'il complète la ruine de la Bande Orientale, il se donne les airs d'un héros qui lutte contre la France, et qui la tient couchée à ses pieds. Son système de dilations et de frivolités avec l'amiral français, après avoir décidé, dès le premier jour, de rejeter ses propositions, maintenant ainsi cette situation.

« Le 5 mai, Arana envoya à l'amiral la note officielle qu'il avait préparée 15 jours avant. La substance de cette note était que, le gouvernement argentin ayant déclaré que toutes les concessions qu'il pouvait faire étaient renfermées dans le traité de l'année précédente, — lequel traité était entièrement conforme à celui qui a été fait avec l'Angleterre, — il ne pouvait point admettre les modifications proposées maintenant. Cette réponse était nette et absolue.

« Le 6, l'amiral alla faire une visite à Manuelita, la fille du général Rosas et la supplia d'obtenir de son père une conférence privée.

« Le 8, il reitera ses instances, et alors il obtint le consentement du gouverneur... qui le reçut à MINUIT.

« Une persévérance aussi anxieuse pouvait faire pressumer que l'amiral avait quelque nouvelle combinaison à proposer, ou qu'il voulait donner une nouvelle tournure à la négociation. Dans cette conférence, il ne fit pourtant que réitérer ses sentiments d'amitié, son désir de la paix et les dispositions amicales de son gouvernement, afin de décider Rosas à accepter ses bases. — Celui-ci ne dit pas autre chose que ce qui avait été communiqué par écrit : qu'il ne pouvait accéder à aucun point, et que si le gouvernement français ne se conformait pas à cela, on n'arriverait à aucune solution satisfaisante. — Ce fut en ces termes, et par quelques observations désagréables sur l'expédition des troupes, etc., que se termina l' entrevue.

« Malgré le caractère tranché de la résistance qu'il rencontra, l'amiral se décida à faire une nouvelle démarche.

« Il ne peut pas comprendre la raison pour laquelle le général Rosas rejette l'offre de l'amitié de la France d'une manière aussi peu cordiale, et il croit que cette répulsion extravagante nest d'une dissimulation diplomatique, ou d'une malice détestable. Il ne sourcille pas (notre amiral) LA PERVERSITÉ DU COEUR DE ROSAS..... il ne présume pas que le premier désir, le plus grand intérêt de ce chef, celui qui règle toutes ses actions, est de maintenir un système de discorde et de misère, afin de pouvoir ainsi perpétuer sa DICTATURE.

« Le 14 mai, M. Le Prédour montra à Rosas la copie de la note par laquelle il pensait répondre à celle qu'il avait reçue le 5, et en outre il s'étendit verbalement sur

(1) Ce n'est pas nous qui le disons : c'est un anglais ! Mais nous ajoutons : relisez les instructions du cabinet de Saint James aux consuls anglais en Amérique, sous le ministère de l'immortel Canning (*Patriote Français* des 3 et 6 du courant) : observez la conduite du cabinet actuel dans les affaires de la Plata, et vous verrez qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, — depuis Henry IV,

Pamphlet des pamphlets à l'auteur des Martyrs, cela se congoit ; — c'est une guerre de colibri à lion.

Mais M. Gustave Planche, qui n'a pas tout à-fait les mêmes excuses que Courrier, a été plus brutal que cela. Voici comment il parle de Chateaubriand dans son livre des Portraits : « Critique du second ordre dans le *Génie du Christianisme*, voyageur inexact et verbeux dans l'*Itinéraire*, imitateur patient, mais, inutile, de Virgile et d'Homère dans les *Martyrs* et les *Natchez*. » M. Planche ne reconnaît que René et l'épisode de Velléda. — Juger de la sorte, n'est ce pas faire le procès aux gens avec une masse ?

Telles sont, je crois, les critiques principales qui sont venues l'atteindre dans sa gloire. Si maintenant nous cherchons une réponse à leur faire, c'est dans Chateaubriand même que nous allons la trouver, — et la voici : « On renie souvent les maximes suprêmes, on se révolte contre eux, on compte leurs défauts, on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles; mais on se débat en vain sous leur joug : tout se tient de leur couleur, partout impriment leurs traces; ils inventent des mots et des mots qui vont grossir le vocabulaire général des peuples, leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils se-

ment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts. Leurs œuvres sont des mines inépuisables, ou les entrailles mêmes de l'esprit humain. »

Cela posé, — qu'on nous permette maintenant de substituer notre opinion à celle de nos devanciers.

Selon nous, c'est surtout comme figure que Chateaubriand resplendit sur son siècle. La grandeur de sa vie apparaît avant celle de son talent, son nom vient avant ses livres. Il est lui-même un homme-épopée. On l'aperçoit de très loin, et le respect lui arrive avant l'admiration.

Aussi longtemps encore peut-être sera ce M. de Chateaubriand, avant d'être Chateaubriand tout court. Long temps encore peut-être ce sera la majesté avant d'être la force.

La majesté ! — voilà son grand et superbe crime. Génie épique et théâtral, il laisse l'admiration. Pour lui, la rue du Bac n'a jamais eu de ruisseau. C'est un Murat, ce pouvait être un Napoléon.

Il n'a guère innové qu'à demi. Sa littérature est la littérature du dix-huitième siècle retrempe chez les sauvages. Les Incas avaient déjà frayé le chemin, et bon so souvent trop peut-être que Chactas a vu Versailles et qu'il a assisté aux tragédies de Racine.

Ce n'est pas avec peine de chose que Chateaubriand compose son paysage. Poussin lui a donné des leçons. Il lui faut des colonnes à demi brisées, un clair de lune, des

urnes cinéraires, et, par dessus tout cela, le *Genie des souvenirs assis pensif à ses côtés*.

Cette recherche du grandiose le conduit quelquefois à des excès contre lesquels on ne saurait trop se tenir en garde. Je n'en veux pour seul et funeste exemple que ce coucher de soleil : « L'astre enflammant les vapeurs de la cité semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles ! » Evidemment les poètes extravagans du seizième siècle n'euvent pas mieux dit.

« Peu m'importe l'action, écrit-il, dans la préface des *Martyrs*, elle n'est qu'un prétexte à description. — Hélas ! pourquoi le ciel mil-lil La Harpe sur sa route, ainsi que M. de Fontanes, le *Simonide français* ?

Il n'est pas de l'avoc de Voltaire, qui disait que les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer. « Les vraies larmes, dit Chateaubriand, sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle, autant d'admiration que de douleur. » Ce malheureux système apparaît jusque dans René, au moment où le frère d'Amélie, qui vient de recouvrir comme un coup de foudre l'aveu d'un amour criminel, trouve encore assez de force pour arrondir immédiatement la période suivante : « Chaste épouse du Christ, regois mes derniers embrassements à travers les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité qui te séparent déjà de ton frère ! »

(La suite au prochain numéro.)

l'utilité d'arriver à un arrangement ; en disant qu'il ou-
trepassait ses instructions, et qu'il prenait sur lui la res-
ponsabilité d'agir ainsi dans l'intérêt de la paix. Par cette
note, l'amiral retirait les premières propositions, n'en
laissant subsister que trois, seulement : c'est à dire, celles
qui modifiaient les articles 2, 4 et 10 du traité anté-
rieur.

« Dans cette occasion, l'amiral fit encore une fois usage de moyens bizarres, en vérité, pour appuyer ses pré-
sentations : il présenta une lettre de M. MARCUIL (qui fut
consul à Buenos Ayres), adressée à M. Arana. Les idées
qu'elle exprimait étaient identiques à celles de l'amiral
Mackau, sauf que, là où celui-ci disait que si les proposi-
tions n'étaient pas acceptées, il craignait qu'il ne survint
pour ces pays des malheurs et de très grandes dépenses,
M. Marcuil était un peu plus explicite ; car il ajoutait
que ces pays seraient inondés de troupes....

« Il paraît qu'en France on a oublié M. Page et les
effets pervers produits par sa mission confidentielle, en
1845. On ne doit pourtant pas ignorer que M. Marcuil
ni le baron de Mackau n'ont pas la moindre influence sur
Rosas, que des lettres de cette espèce ne pouvaient que
frustrer la négociation ; attendu que Rosas ne sera jamais
une démarche qui puisse être attribuée à l'influence d'un
autre homme, et parce que le caractère de Rosas n'est pas
de ceux qui peuvent être attendus par la bonté, ni édou-
cis par des paroles.

« Laissant de côté, comme indigne de commentaire,
l'artifice déployé en cette occasion, revenons aux faits.
Le gouverneur écouta patiemment l'amiral, il entendit la
lecture de la lettre de M. Marcuil, il examina le brouil-
lon de la note qu'on lui présentait ; et il dit ensuite qu'on
pouvait recopier cette dernière et la remettre à son mi-
nistre.

« Dès que l'amiral se fut retiré, M. Arana fut appelé,
et il reçut l'ordre de rédiger une note pour repousser la
nouvelle proposition dont on venait de lui soumettre le
brouillon, et de porter ensuite à Rosas la copie de la note.
Cela fut fait le 17 mai à 4 heures d'après midi, et c'est
avec la copie de sa propre réponse, que le gouverneur
reçut la note formelle de M. Le Prédour, qu'il avait per-
mis qu'on lui addressât ; non pas qu'il abritât la moindre
idée de suivre la négociation sur ce pied, mais seulement
pour avoir entre les mains une nouvelle preuve de la triste
position dans laquelle il avait mis le gouvernement
français et son agent.

« La réponse de Rosas, dont il vient d'être fait men-
tion, ne fut remise à l'amiral que le 22 mai. A la place
de cette note, on avait passé à M. Le Prédour un *factum*
volumineux de 23 pages (œuvre du ministre Arana). Il
contenait une multitude de sophismes tendant à prouver
que la France devait accepter un traité égal à celui qui
avait été conclu avec l'Angleterre, et il faisait des obser-
vations analogues sur l'inconvenance de son intervention
dans le Plat.

« C'est ainsi que l'amiral a été de Rosas & Arana, —
et vice versa — flattant toujours qu'il possédait une
influence qu'il n'a pas, et grandement trompé des deux
côtés, Rosas veut se jouer de lui tant qu'il pourra, et le
forcer, à la fin, d'envoyer de nouveau en France quelque
volumineux projet de traité, pour être soumis à la considé-
ration ultérieure de son gouvernement.

« En attendant, l'état des troupes empire chaque jour,
et elles sont très mécontentes de la conduite de l'amiral ;
ce qui a été cause que le capitaine de Tinan, com-
mandant de la station de Montevideo lui a adressé une récla-
mation très forte, par un dépêche en date du 15 mai, et
adressée à M. Le Prédour à Buenos Ayres.

(Morning Chronicle.)

(Comercio del Plata.)

NOUVELLES DE RIO GRANDE.

Dans un article éditorial du 25 septembre, le journal *O Rio Grandense*, s'était efforcé de démontrer que la paix pouvait encore être conservée avec Rosas, et que le départ du général Guido n'était pas un obstacle au rétablissement de la bonne harmonie entre la cour du Brésil et la basse cour de Palermo. Il en donnait pour exemple, entre mille, le retrait des ambassadeurs de France à Londres — de l'Angleterre à Madrid, — des Etats-Unis à Lisbonne, etc., sans qu'il en fut résulté une rupture formelle. C'était faire beaucoup d'honneur au gaucho Rosas que de le comparer aux gouvernans civilisés de l'Europe, et c'était, comme on voit, pousser un peu loin l'optimisme ou la longanimité de la nation brésilienne. Mais aujourd'hui c'est bien différent : le voile des illusions s'est rompu de vénusté, en présence des injures grossières qui ont été prodigieuses par ordre de Rosas, à l'agent brésilien résidant à Buenos Ayres, à la nation brésilienne toute entière et à son auguste Empereur.

Le *O Rio Grandense* tout pacifique qu'il est, de sa na-
ture, avoue, dans son numéro du 8 de ce mois, qu'il s'est
trompé sur les intentions de Rosas ; et comme la vue d'un
péril imminent ne sert qu'à retremper le courage des ames
douces en généreuses, le *O Rio Grandense* sent aujourd'
d'hui assez fort pour lutter non seulement contre Rosas et
Oribi, mais encore contre la France et l'Angleterre....
qu'il soupçonne d'épier le moment de s'emparer de ces ré-
gions !!!

Il y a réellement de certaines choses qu'il faut palper pour les croire. Nous avions lu déjà avec un sourire de pitié un certain article du même journal où l'honorable M. Guillemot était indirectement signalé comme un es-
pion de Rosas ! Mais qui aurait pu, qui aurait dû s'atten-
dre à voir un journal brésilien aussi éclairé, aussi bon
patriote que le *O Rio Grandense* se faire le candidat écho de la *Gaceta Mercantil* et du *Defensor de la Independencia Americana* ! C'est pourtant ce qui arrive ; et au mo-
ment même où ce journal annonce que les frontières de l'Empire brésilien sont sérieusement menacées par les forces d'Oribi ; — que du côté du Chuí les familles fuient épouvantées ; — que du côté du Cuareim et de l'Arapey il y a déjà eu des escarmouches, — il est triste de voir un
écrivain de bon sens égarer imprudemment l'opinion pu-
blique, alarmer, diviser les esprits, par des insinuations aussi étranges, aussi peu fondées d'ailleurs que celles qui ont été émises par ce journal brésilien, dans son numéro du 8 courant. Qu'il se rassure, — quant à la France, du moins, — au nom de laquelle nous répondons, et que la na-
tion brésilienne garde sa dignité, son « énergie et sa pru-
dence... pour triompher dans la lutte épique »....
à laquelle elle va être incessamment invitée par Rosas et Oribi.

Le même journal annonce que M. Pedro Ferreira a pris possession de la présidence le 5 du courant, et que M. Pimenta Bueno, l'ex président était arrivé le 7 à la ville de Rio Grande, par le vapeur *Paquete do Sul*, avec lequel il devait repartir immédiatement pour Rio Janeiro.

Les mouvements de troupes et les préparatifs de défense continuaient avec une nouvelle activité sur tous les points de la frontière orientale.

FRANCE.

Et puisque nous parlons de la France, conduisons nos lecteurs dans le duché de Bade. « La France royaliste, dit *la Mode*, est en route pour Wiesbaden. Les chemins qui conduisent vers l'exil disparaissent sous les pas d'une foule qui a faim de voir un ROI. »

Nous qui ne sommes pas royaliste, mais qui, nous égayons sort de toutes les comédies, nous irions volontiers à Wiesbaden, n'étaient les occupations qui nous retiennent ; car ce sera, nous le croyons, un réjouissant spectacle que celui de la petite cour où madame de Luchesi-Palli trônera dans toute sa majesté de Reine-mère. — Non pas que nous prétendions déverser le ridicule sur les hommes qui appartenaient franchement, sans arrière pensée, au parti légitimiste ! en politique nous respectons toutes les convictions sincères. Mais la vénalité nous dégoûte, et nous aimerais mieux savoir M. le comte de Chambord entouré du très-petit nombre de ses véritables amis, que de le croire applaudi par une bande de bohémiens venus de Paris à Wiesbaden pour y figurer comme comparses, et tromper par des illusions mensongères la confiance d'un proscrit. Que M. de Chambord ne s'y trompe pas. La légitimité pouvait prendre rendez-vous à Wiesbaden dans la personne de MM. de Larochejaquelein, Léon de Labord, Berryer, etc. ; mais la France ne saurait être représentée par quelques individualités besogneuses qui s'affublent de la blouse et la dégradent, pas plus qu'elle n'est représentée par ces autres Romains qui vont d'étape en étape, escortant la voiture présidentielle, et hurlant à tue-tête des vivats à tout par jour. — Et qui sait ?.. Peut-être que par un de ces étranges caprices du hasard, au même jour, à la même heure, à la suite d'un banquet de famille, les hôtes de Wiesbaden salueront le duc-duc d'Henri IV du cri de VIVE LE ROI ; tandis qu'ailleurs, au choc des verres, les affilés d'une société fâmeuse se presseront autour des brocs de vin pour crier tout d'une voix : AUX TUILERIES LE DESIRE !....

ACHILLE FILLIAS.

(La Semaine.)

FAITS MILITAIRES.

Par un ordre du jour récent, le ministre de la guerre réitère aux troupes de toutes armes, la défense expresse des bains isolés, et il annonce que d'après les rapports qui lui sont parvenus, on a déjà constaté cette année la perte de 18 hommes qui, ayant mis en défaut la surveillance

des plantons de service le long des cours d'eau, se sont noyés sans qu'on ait pu leur porter aucun secours.

(Id.)

Le nombre des généraux de division est de 170. Trois datent de la première République (les généraux Lapoype, Ambert et Despaux), — 2 du consulat — 39 de l'empire, — 31 de la restauration, 81 du gouvernement de juillet, — 32 de la nouvelle République. — Les généraux de brigade sont au nombre de 360. — Un date du règne de Louis XVI (M. Alexandre de Lameth qui est, probablement, le plus ancien officier-général de l'Europe). — 1 de la première République (général Despierre), — 1 du consulat, — 1 de l'empire, — 63 de la restauration, — 212 du gouvernement de juillet, — 59 de la nouvelle République.

(Id.)

M. Dillon, consul de France à San-Francisco, vient, avec l'agrément de son gouvernement, de recouvrir les pouvoirs consulaires de plusieurs puissances étrangères qui n'ont point de représentants en Californie, et dont les nationaux y sont depuis quelque temps des affaires.

(Id.)

Nous avons dit dernièrement que la population euro-
péenne de l'Algérie s'élevait, au 31 mars 1850, à 115,240
individus, ou 2,635 de plus qu'au 31 décembre 1849.
Sur ce nombre, on compte 58,181 Français, 35,607 Espa-
gnols, 7,140 Italiens, 6,995 Anglo-Maltais, 3,836 Allemands, 1,240 Suisses, 600 Anglo-Espagnols, 381 Belges et Hollandais, 230 Portugais, 207 Polonais, 221 Anglais et Irlandais, 86 Grecs, 24 Russes, 492 de nations diverses. Le total se répartit entre les trois provinces de la manière suivante : Alger, 58 287 individus, dont 30,875 Français, 17,767 Espagnols, 4,613 Allemands 2,996 Italiens, 2,968 Anglo-Maltais, Oran, 37,301 individus, dont 16,084 Français, 17,167 Espagnols, 1,574 Italiens et 1,435 Allemands ; Constantine, 19,651 individus, dont 11,122 Français, 3919 Anglo-Maltais et 2,570 Italiens.

(Id.)

Mgr. l'évêque d'Anger vient d'adresser à MM. les curés de son diocèse, une lettre par laquelle S. G. leur fait par de son intention de construire, dans sa ville épiscopale, une église spectaculaire pour les hommes.

Deux généraux de l'armée mexicaine ont été envoyés par leur Gouvernement pour étudier les institutions militaires de la France. Ils parcourront, en ce moment, nos villes fortifiées des départemens de l'est.

Du Mein, 13 août. — Le commandant prussien à Mayence, général Schick, a reçu l'ordre formel de repousser par la force toute résistance que le gouvernement autrichien opposerait au passage des troupes badoises. Mais en même temps on a écrit à M. de Savigny, ministre de Prusse à Carlsruhe, qu'il n'y avait plus lieu d'envoyer des troupes badoises en Prusse. De cette manière, on a enlevé l'honneur de la Prusse et on a évité un conflit avec l'Autriche.

(Gazette d'Augsbourg.)

AVIS NOUVEAUX.

TEATRO DEL COMERCIO.

El Domingo 17 de noviembre de 1850.

LOS PRIMEROS ARTISTAS DE BAILE

LA SEÑORA ANA TRABATTONI

y su esposo

EL SEÑOR ENRIQUE C. FINART

Animados por la brillante acogida que tuvieron al presen-
tarse por primera vez ante este respetable público, han
dispuesto dar una segunda función compuesta de las si-
guientes escogidas piezas :

Primera parte.—LE LAC DES FEES. Obertura á toda orquesta. Música del Sr. maestro Aubert.—LA REINA DE LAS FLORES ; acción minica y de baile en un acto.—La Sra. Ana Trabattoni llenará el papel de Anaida y el Sr. Finart el del principio Aliador.

S gunda parte.—BELISARIO. Obertura á toda or-
questa. Música del Sr. maestro Donizetti.—Escena y pa-
so del gran baile de Paris, titulado—GISELLE.—La Sra.
Ana Trabattoni llenará el papel de Giselle; el Sr. Finart
el de Loys y el Sr. N. N. el del guarda bosques Hila-
rian.

Tercera parte.—HELENEN, Wals de Strauss á toda
orquesta. EL JALEO DE JEREZ, ejecutado en traje
análogo, por la Sra. Trabattoni y Finart.

La orquesta será dirigida por el maestro D. Ignacio
Penzel.

Empezará á las 8 y media.

NAVIRES EN CHARGE

POUR RIO JANEIRO.
Le beau navire français *BONNE JENNY*, de première classe et de marche supérieure, partira pour cette destination sous le commandement du capitaine Aubert le 15 courant.

Les personnes qui désireraient prendre passage à son bord, y trouveront tout le confort désirable.

S'adresser pour traiter à MM. Sirran et Bernardbeig ou à Sagory et Kunz.

Courtiers maritimes, 150, rue de Missions.

POUR SAINT FRANCISCO, [CALIFORNIE.]
TOUCHANT A VALPARAISO.

Le beau trois mats français *Georges*, ayant déjà une partie de son chargement engagé, partira pour cette destination, sous le commandement du capitaine Tangui, le 25 novembre.

Ce navire, tout neuf et de marche supérieure offre toutes les commodités désirables pour un long voyage.

Pour fret et passagers, s'adresser au capitaine à bord ou chez L. Sagory et Kunz, courtiers maritimes, rue des Misiones, n° 115.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS DIVERS

AU PUBLIC.

Etant arrivé de nouveau, avec ma famille, dans cette VILLE HEROIQUE, pour laquelle je conserve les sympathies les plus vives, j'ai l'honneur d'annoncer à ses habitants : qu'aussitôt que j'aurai pu m'arranger avec le propriétaire du Théâtre, et que j'aurai obtenu la permission nécessaire de l'autorité, je me présenterai de nouveau devant le public éclairé de Montevideo.

CARLOS WINTHER.

PARA UN MATRIMONIO.

Se desea alquilar a inmediaciones de la plaza del mercado principal una casita de dos ó tres piezas, pero que tenga cocina y buen corral. Quien la tenga y quiera alquilarla ocurrá a esta imprenta.

UN APRENDIS

Se necesita en esta imprenta; el que quiera aprender este arte puede apersonarse a ella, basta que sepa leer con regularidad.

AUX VRAIS AMIS DE FLEURS.

A Compter de ce jour en trouvera tous les jours et jusqu'à dix heures du soir, avec en très bel assortiment d'Œilletts de toute couleur et des Roses excessivement belles, Rue du Sarandi n° 293 295 et 297 en face du Ca-villo où l'on se charge aussi de confectionner de beaux bouquets à des prix réglos aux cir-constances,

uncuisinierfrancais

Desire s'employer dans une maison bourgeois ou hotel, il est très apte à son ouvrage, ayant été employé dans les premières maisons, et pouvant donner de bons répondans.

S'adresser au bureau du "Patriote".

EN VENTE:

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio Grande du Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in-8°

PAT

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat General de France, auteur du "Voyage à Buenos Ayres et à Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

En vente.

Une chevre laitière, rue du Rio Negro, num. 200.

EDOUARD MARICOT

A l'honneur de prévenir MM. les souscripteurs à l'ouvrage intitulé *Revolution de Février de 1848* qu'il peuvent se présenter pour choisir leurs prime qui sont arrivées par l'Aristide et qui se composent.

1o une pendule représentant l'archevêque de Paris mort sur les barricades.

2o une pendule représentant Jeanne d'Arc au siège d'Orléans.

3o une pendule représentant la sainte famille.

4o une pendule représentant un laboureur.

5o une pendule dite coïl de boeuf.

6o un nécessaire pour homme.

L'ouvrage se composera de 36 ou 40 livrasons qui seront 4 beaux volumes ornés de 40 portraits en pieds représentant les principaux personnages de cette époque dessinés par A. Leganchie d'après nature et gravés sur acier par les premiers artistes.

Le prix de la souscription est de :

20 patacons l'ouvrage complet.

5 patacons le volume.

1½ patacon la livraison.

Il reste encore quelques exemplaires pour ceux qui veulent souscrire, ils auront la même faveur que les premiers souscripteurs.

EN OUTRE

On prévient que dans le même magasin on vient de recevoir un élégant assortiment d'article de papeterie et de bureau, et aussi tout ce qui est nécessaire pour les artistes peintres et dessinateurs, le tout de bon goût et de première qualité.

AVIS.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveaux **TIR DE PISTOLET**, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques.

Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien néglige pour rendre des plus agréable et de plus décents, toutes sortes de vins, liqueurs, bière etc,

MONTRICHARD.

Arrange les vieux chapeaux et blanchit dans toute la perfection, les chapeaux de paille,

S'adresser, rue de Juncal, num. 46.

AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Valls lant freres, rue des Trente-Trois, n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol, in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "medecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoissons". Le tout en 1 vol. in 8° relié.

"Le Medecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la medecine de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol, in - 32 relié,

"Le Pharmacien de soi-même," contenant plus de 750 recettes en formules d'une exécution facile, par les memes, 1 petit vol. in 32 relié,

Une nourrice jeune et saine ayant perdu son enfant nouveau né, et demeurant entre le Cordon et la Aguada désirerait trouver un nourrisson.

S'adresser au bureau du Patriote.

A bon marché.

Viande grasse et saine se vendra tous les jours à trois vintines la livre, rue des 33, près l'ancien hotel Himonet.

Pommes de Terre
Françaises.

M. Puyo, vient de recevoir du Havre une partie de Pommes de terre fraîches, de première qualité qu'il vend à des prix modérés.

Le dépôt se trouve au Molle et au magasin du Citoyen, rue du 18 de julio, près du Marché.

AVIS AUX AMATEURS DE TABAC

A FUMER FRANCAIS DIT CAPORAL

Au bureau de tabac de la marine au Molle on a reçu une partie par la "Bonne Jenny"

En vente.

Dans le magasin de combustibles de M. Auguste Despouy rue de Misiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des sausissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote Français.

Les Peche Capitaux.

l'Orgueil

Les Peches Mignons

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabasi

EN FEUILLETONS,

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elène.

Le Sansonnet.

En vente.

LA CONSTITUTION

DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue de las Camaras n° 148.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réunie dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible; cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois g. par trimestre.

BUREAUX À PARIS, RUE STE, ANNE 51^e